

L'ÉGLISE ABBATIALE SAINT-SAUVEUR DE REDON

L'église abbatiale de Redon figure à un titre éminent dans le légendaire breton de Nominoë et de ses successeurs. Hervé Guillotel a récemment fait le point de ce que la critique actuelle peut discerner de l'histoire du monastère après sa fondation en 832.

Les textes, nombreux pourtant, donnent peu de renseignements sur les édifices. Le vocable de Saint-Sauveur est dès l'origine celui de l'église où ont lieu les donations, serments et cérémonies relatées par les actes du Cartulaire. Aucune indication n'est donnée sur ce que pouvait être la construction de l'abbé Conwoïon pour laquelle il fit quérir à Angers les reliques d'un évêque, Hypothemus, et à Rome celle d'un pape martyr, Marcellin. Cette recherche de saintes reliques, cette titulature de Saint-Sauveur, l'existence de plusieurs lieux de culte (jusqu'en 1650 subsista, au chevet de l'église actuelle, une chapelle Saint-Étienne, qu'un Rituel du XVIII^e siècle présente comme l'église la plus ancienne du monastère), le développement même des constructions comme la maison des pèlerins et celle des aumônes, tout laisse entrevoir un monastère à lieux multiples proche des types carolingiens auxquels la règle de saint Benoît le rattache.

On sait que Conwoïon quitta, en 862, devant le danger normand, le confluent trop exposé pour se réfugier dans la forêt centrale. Un lieu de culte s'éleva près de celui édifié en l'honneur des reliques de saint Maixent, venues du Poitou. L'abbé y fut enterré à sa mort. La relique du saint Poitevin connu le grand exode de 920 et fut transportée à Auxerre avant de regagner Poitiers. Il ne semble pas que le corps de saint Conwoïon ait connu le même exil et nous ne savons pas de façon précise ce qu'il en advint. Un inventaire du trésor des reliques, du 26 juin 1555, n'en fait aucune mention. Les fouilles incomplètes pratiquées à plusieurs reprises, soit dans le chœur, soit dans la nef, ont permis de reconnaître des emplacements funéraires sans qu'on puisse en dire plus. On doit seulement constater que l'abbatiale n'a pas été un centre de pèlerinage «*ad sanctos*».

Il faut attendre la première moitié du XI^e siècle pour avoir des certitudes sur le renouveau de Redon. L'abbé Coatwallon, frère du duc Geoffroi et oncle du duc Alain III, anime alors une communauté vivante ainsi que l'indiquent ses relations avec les abbayes voisines en cours de

création, comme Saint-Gildas-des-Bois en 1026 et Sainte-Croix de Quimperlé en 1029. Se préoccupant de la restauration de ses édifices, Coatwallon annonce ses intentions en demandant à la comtesse d'Anjou des privilèges sur le fructueux commerce des vins. Entre 1008 et 1026, Guéthénoc, vicomte du Porhoët, demande à être enterré à Redon «*sicut mos erat Britanniae nobilium*», selon la coutume de la noblesse bretonne.

Plus avant dans le siècle, quelques mentions : Tugdual de Cordemais fait un don «*ad augmentum boni operis et ad amplificationem loci Sancti Salvatoris*» en 1051 et l'abbé Almodus (1062-1084) accepte un don «*ad opus Sancti Salvatoris*». Mentions incertaines sur l'ampleur et même la localisation des travaux, lieux claustraux ou église.

En même temps est entreprise une œuvre de restauration du souvenir historique et des droits anciens : d'après les *Gesta* du IX^e siècle, la Vie de Saint-Conwoïon, puis le célèbre Cartulaire dont le dernier texte est daté de 1125.

Au début du XII^e siècle, l'abbaye, de par sa position stratégique, se trouva au centre des querelles armées entre le duc Alain Fergent et les seigneurs de Pontchâteau. Puis le duc, en 1112, se retira du monde à Redon et fut enterré en 1119 dans l'abbatiale. Second duc de la maison de Cornouaille, il était marié en secondes noces à Ermengarde d'Anjou, fille du comte Foulque le Réchin. Celle-ci conserva jusqu'à sa mort en 1147 une grande influence, ce qui explique peut-être que l'archevêque de Tours Hildebert de Lavardin soit venu en 1127 réconcilier l'église et consacrer l'autel de Saint-Sauveur, ceci à la suite des combats entre le duc Conan III et les révoltés féodaux, alors même que la querelle entre Dol et Tours n'était point réglée. Dix ans plus tard, en juillet 1147, le pape Eugène II confirma les privilèges et possessions de l'abbaye.

Ce rappel des faits connus montre à quel point les textes ne viennent guère à l'aide de toute tentative de chronologie de l'abbatiale romane dont subsistent la nef et le transept avec son célèbre clocher de croisée.

L'ensemble est fort mutilé; en 1780, un incendie conduisit les moines à opérer comme au Mont Saint-Michel à la même date. Amputée de quatre travées, la nef fut close par une médiocre façade classique. Les murs de la nef centrale furent arasés à une hauteur qui permit l'établissement d'une voûte lambrissée en carène. Les chapiteaux, sauf ceux adossés aux piles de la croisée, furent bûchés et les supports stuqués. Mais la vue cavalière du *Monasticon Gallicanum* permet, corroborée par la mise à nu des murs, avant et après la dernière guerre, de connaître assez bien l'état ancien.

Ce qui frappe d'abord, ce sont les dimensions : la nef a actuellement 35 mètres de long soit environ 57 avant 1780, pour une largeur d'un peu

plus de 10 mètres pour le vaisseau principal et 21 mètres si l'on compte les bas-côtés. C'est donc une vaste construction — la plus grande de Bretagne de cette époque — qui se terminait à l'Ouest par une façade plate épaulée de contreforts d'angle. Elle est divisée par deux lignes de grandes piles rectangulaires sur haut bahut, flanquées longitudinalement de colonnes adossées sur les tailloirs desquelles retombent de grandes arcades en plein-cintre, dont les arcs fourrés sont formés de claveaux de taille très régulière. L'ensemble de ces supports est construit en grand appareil de granite; au-dessus des tas de charge, un petit appareil de différentes couleurs, avec quelques fragments de briques, certainement destiné à être crépi et peut-être peint. On discerne parfois les piédroits des anciennes fenêtres de la nef centrale. Elles étaient larges et non ébrasées à l'extérieur. Le mur du bas-côté nord a conservé ses fenêtres du même type avec parfois des arcs de tuffeau alterné ou non avec la brique. Ce mur est construit en petit appareil assez médiocre et composite dans ses matériaux. Un seul contrefort ancien semble réincrusté dans la maçonnerie.

Très attaché à l'idée de retrouver la trace des premières constructions, Roger Grand a voulu voir dans ce mur, du moins dans ses parties basses, le souvenir du IX^e siècle. En réalité, une comparaison objective avec l'art roman de la Bretagne permet d'établir la parenté avec ce qui se faisait ailleurs à la fin du XI^e siècle. Les murs construits de façon médiocre avec insertion de fragments de briques et essais d'*opus spicatum*, appareil en arête de poisson, les fenêtres non ébrasées à l'extérieur, les irrégularités de plantation, ne doivent pas tromper. Dans le dernier quart du XI^e siècle, d'autres monuments montrent les mêmes marques de difficultés techniques comme Saint-Melaine de Rennes, Saint-Gildas de Rhuys ou Saint-Matthieu. Partout les mêmes ambitions et les mêmes archaïsmes.

Plus significative est la disposition de la nef qui se retrouve à l'abbatiale de Landévennec, puis dans des églises moins importantes comme Brech ou Saint-Sauveur des Landes. Cette structure, qui fut également adoptée dans de petits édifices de l'Aisne, concilie le volume continu tel qu'il existe au grand prieuré angevin de Saint-Jean de Château-Gontier et le rythme des colonnes qui anime le volume, ici considérable.

Redon pose une autre énigme: les deux chapiteaux des colonnes adossées aux piles de la croisée sont du même ciseau que ceux du transept; de plus, le volume des chapiteaux bûchés et le profil de leurs tailloirs correspond à ceux qui ont été épargnés. Rien n'autorise donc à mettre un écart important entre la nef et le transept, ce qui nous amène à une construction commencée à la fin du XI^e siècle.

Le transept a ses murs construits de façon analogue à ceux de la nef. On y retrouve les hautes fenêtres à fort ébrasement intérieur montrant l'épaisseur de la maçonnerie. Ouverts par une simple arcade sur les bas-

côtés de la nef, les bras communiquaient avec le chœur roman par une arcade identique et comportaient probablement des absidioles dont subsistent les ouvertures. La croisée, par son importance, correspond à celles de Saint-Melaine de Rennes, puis de Notre-Dame de Guingamp et de Bourbriac. Les arcs à double rouleau restent fourrés ; ils sont reçus sur des piles composées à colonnes adossées. Ces dernières sont construites de la même façon que celles de la nef par alternance de demi-bagues et de bagues monolithes pénétrant dans la maçonnerie de la pile, ce qui confirme les indications données par la comparaison des chapiteaux.

Ceux-ci sont l'œuvre d'une seule équipe. La structure de la corbeille est tronconique à deux niveaux, l'élargissement du volume se faisant par de grandes volutes, avec, entre eux, un motif central, qui peut être l'esquisse d'un masque... L'étage inférieur est formé de volutes également très saillantes et simplement traitées. Avec quelques variantes, c'est un ensemble homogène, qui a quelques analogies avec certains chapiteaux de la salle basse du château de Laval.

La coupole sur trompes est octogonale. Elle semble avoir été décidée après coup : les piles occidentales montrent des hésitations, particulièrement visibles dans l'angle sud-ouest où la trompe rencontre un ressaut qui, continuant le dessin de la pile, est manifestement sans emploi. La forme même de la coupole montre l'inexpérience du constructeur, ce que dissimule le décor peint. Sur cette coupole fut construit le puissant clocher si célèbre par sa parenté avec l'art de l'Ouest entre Loire et Gironde. Sa souche et ses trois étages sont en grand appareil où alternent le granite et le grès. Son décor marque nettement la différence avec le reste de l'édifice roman. Une de ses particularités est l'arrondi de ses angles, amorti à l'étage médian par des tourelles (dont l'état actuel semble un remaniement). Contrairement à la coupe publiée par R. Grand, le mur de l'étage inférieur n'est pas plein mais est évidé par un passage couvert d'une voûte établie sur couchis comme celle de l'escalier.

Le transept conserve quelques fragments de peintures murales, ce qui est — on le sait — exceptionnel en Bretagne. Les arcs de la croisée sont ornés de palmettes, d'entrelacs, de motifs géométriques ; une figure d'ange lève son doigt vers le ciel dans une des trompes. A l'emplacement d'une fenêtre basse du bras sud, un Christ en majesté est assis sur une cathèdre. Particularité iconographique, il bénit de la main gauche à hauteur de la poitrine et lève le Livre de sa main droite à hauteur de son visage. Ces témoins d'un ensemble probablement plus important sont de bons exemples du style archaïsant, un peu précieux, vers les années 1200.

Du chœur roman, nous ne savons rien que son existence prouvée par les ouvertures des bras du transept et la disposition des piles orientales. De ce chœur provient probablement un chapiteau déposé dans le bras nord.

Différent de ceux de la croisée, il s'apparente aux exemples « corinthiens » fréquents dans les édifices de la côte méridionale de la Bretagne, à Locmariaquer ou Saint-Gildas-de-Rhuys mais dans un module différent, ainsi qu'à un chapiteau de la cathédrale de Rennes, aujourd'hui au Musée de Bretagne. Cette belle stylisation est une des réussites des sculpteurs bretons.

Ainsi l'abbatiale de Redon occupe une place importante dans l'histoire de l'art roman en Bretagne. Les circonstances firent que les grands chantiers ne s'ouvriren

Du chœur roman, nous ne savons rien que son existence prouvée par les ouvertures des bras du transept et la disposition des piles orientales. De ce chœur provient probablement un chapiteau déposé dans le bras nord. Différent de ceux de la croisée, il s'apparente aux exemples « corinthiens » fréquents dans les édifices de la côte méridionale de la Bretagne, à Locmariaquer ou Saint-Gildas-de-Rhuys mais dans un module différent, ainsi qu'à un chapiteau de la cathédrale de Rennes, aujourd'hui au Musée de Bretagne. Cette belle stylisation est une des réussites des sculpteurs bretons.

Ainsi l'abbatiale de Redon occupe une place importante dans l'histoire de l'art roman en Bretagne. Les circonstances firent que les grands chantiers ne s'ouvrirent qu'aux derniers temps du XI^e siècle. L'archaïsme des procédés de construction montre un manque de pratique. Mais au contact des grands courants de création, les progrès furent rapides et la capacité de création et d'adaptation très visible. En même temps, les sculpteurs, particulièrement dans les zones méridionales, surent tirer un beau parti de leur matériau par des formes robustes mais savantes dans leur composition.

A l'œuvre romane fut juxtaposé un grand chœur gothique un peu oublié jusqu'à la remarquable analyse de P. Héliot dans le *Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine* en 1976. Ce chœur construit en granite n'a pas eu depuis son inscription comme monument historique en 1850, de restauration majeure comme le prouve le dossier, alors établi, par l'architecte Fauchoux. Cependant, en 1909, Paul Gout reconnut sous les charpentes des chapelles absidales de grandes dalles de granite. Supprimant les couvertures postérieures, il rétablit la toiture en terrasse du premier niveau du chevet, ce qui modifie sensiblement la silhouette extérieure.

La construction fut menée selon l'habitude par la méthode de l'enveloppement du bâtiment précédent, ce qui permettait des rythmes de constructions assez lents. La première étape comporta la couronne de chapelles comme à la cathédrale du Mans.

Là encore aucun texte ne se rapporte au chantier mais nous savons que la région de Redon fut secouée pendant la première moitié du XIII^e siècle par les équipées du duc Pierre Mauclerc. Celui-ci confisqua même les biens de l'abbaye en profitant de la dispute entre les moines et l'évêque de Vannes. Un texte du roi d'Angleterre, Henri III, auquel le duc avait fait hommage en 1229, montre en 1231 les ravages d'un incendie du monastère, ceci étant corroboré par des textes pontificaux de 1243 et 1248. Le duc Jean I^{er} ne fut guère plus favorable aux moines et ceux-ci s'exilèrent en Touraine de 1253 à 1256.

Seul un texte des mauristes du XVII^e siècle, publié par A. de Courson avec le Cartulaire, note de façon précise la reconstruction du chevet. Quelques faits peuvent encore être glanés : des dons d'un Crucifix avant 1265, de statues de la Vierge et de saint Jean en 1276, la présence sur les verrières, d'après un procès-verbal de 1633, des portraits des ducs Jean I^{er} (1237-1286) et Jean II (1286-1305), enfin la tombe dans une des chapelles de l'abbé Jean de Guipry, mort en 1307. Il y a donc lieu de penser que l'œuvre du chœur se situe plutôt à la fin du siècle.

Le plan à doubles bas-côtés du chœur puis à déambulatoire simple avec une couronne de cinq chapelles rayonnantes égales peut être inspiré par la tradition romane de la vallée de la Loire comme à Saint-Aubin d'Angers. Si l'on se rappelle le court exil tourangeau, on ne manquera pas d'observer que Ch. Lelong (*Observations et hypothèses sur l'église abbatiale de Marmoutier, Bulletin Monumental* 1980, II, p. 117-172) date le chevet de l'illustre édifice entre 1283 et 1296, chevet qui comportait dans sa version finale une chapelle d'axe plus importante. Si le chantier de Redon n'est peut-être pas aussi tardif, du moins cette comparaison permet-elle d'intégrer l'œuvre bretonne dans un ensemble plus vaste.

P. Héliot a déjà analysé les aspects successifs de l'élévation du chœur. Rappelons-les brièvement : les chapelles et le déambulatoire montrent que ce plan français fut exécuté avec des façons de construire très proches des modes anglaises. Les piles quadrilobées, les grandes arcades à simple chanfrein, les chapiteaux circulaires moulurés sans sculpture (semblables à ceux du cloître du Mont-Saint-Michel), autant d'emprunts à un vocabulaire que l'on retrouve en Devon et en Cornouaille anglaise. Ceci est d'autant plus intéressant que ces emprunts peuvent être antérieurs à ceux du Trégor. Par ailleurs, à la différence des autres constructions bretonnes inspirées de l'art anglo-normand, le premier niveau du chœur, plus anglais que normand, ne comporte aucune liaison visuelle avec les étages supérieurs et la voûte. Ainsi les écoinçons des grandes arcades ont une muralité extraordinaire. La colonnette qui reçoit les nervures de la voûte repose sur une console au niveau de la base du triforium. A l'extérieur, la couronne de chapelles scandée de lourds contreforts donne la même impression de

solidité un peu nue accentuée par l'absence de remplage des fenêtres, ce qui évoque le chevet de Coutances.

Le triforium à claire-voie — le premier en Bretagne — très haut, mouluré d'arcs en simple accolade sans chapiteaux, continue cette impression de sévérité. Mais sa transparence annonce une autre conception de l'espace qui se confirme dans les parties hautes : pas de « mur épais » à la normande, comme ce sera longtemps le cas en Bretagne, mais tout un étage de grandes fenêtres à deux ou trois meneaux terminés par des trilobes selon un type partout répandu depuis la Sainte-Chapelle et adopté aux cathédrales du Mans et de Tours dès le milieu du siècle. Ces parties hautes translucides sont, à l'extérieur, arc-boutées avec une précision et un savoir-faire rares dans le duché où l'arc-boutant n'a pas joué un rôle essentiel. Ces arcs-boutants aboutissent judicieusement aux endroits sensibless, c'est-à-dire la naissance et le sommet du tas de charge des nervures de la voûte ; ils sont armés de colonnettes, l'une appareillée avec le mur gouttereau, les autres en faisceaux formés de longues pierres, détails qui montrent un maître connaissant bien les techniques.

Le remaniement des premières travées de la nef, démolies en 1780, alla de pair avec le grand clocher aujourd'hui isolé, qui flanquait la façade. Cette belle tour est à comparer à la tour de la croisée de Notre-Dame de Guingamp et à celle de Rospenden, c'est-à-dire à ce qui se construisit au début du XIV^e siècle avant l'imitation des clochers normands du type de Saint-Pierre-de-Caen.

Enfin, l'abbé Yves Le Sénéchal (1440-1463) fit construire au flanc nord du chœur une chapelle funéraire, dite chapelle Notre-Dame de Bonne Nouvelle puis chapelle des ducs. C'est aujourd'hui la sacristie. Les voûtes d'ogives sont timbrées des armes de l'abbé. Le grand fenestrage à l'est a un dessin flamboyant très pur. Cette ultime construction est donc à intégrer à l'histoire du rapide développement du flamboyant breton en ces années-là.

L'église abbatiale Saint-Sauveur de Redon, célèbre par sa prestigieuse histoire, est aussi un précieux témoignage de l'architecture du duché. La nef et le transept font partie du renouveau roman des années 1080-1130 environ, temps de grandes entreprises menées d'abord avec des techniques archaïques puis intégrant de façon originale les progrès aussi bien des maîtres-maçons que des sculpteurs. Le chœur gothique témoigne d'une culture architecturale très savante, informée de multiples et contradictoires exemples. La comparaison avec la cathédrale de Dol est éclairante : entre le premier souffle normand et les édifices du XIV^e siècle, en particulier en Trégor et Goëlo, l'abbatiale de Redon montre la richesse d'invention de l'art gothique de la Bretagne.

André MUSSAT